

BEYOND THE SEA, THE END OF THE POEM

Jaufres Rudels de Blaia si fo mout gentils hom, princes de Blaia. Et enamoret se de la comtesse de Tripoli, ses vezer, por lo ben qu'el n'auzi dire als pelerins que venguen d'Antiocha...

Thus begins la vida of the troubadour Jaufré Rudel, “prince of Blaye, who became enamoured with the countess of Tripoli without having ever seen her because he'd heard good things said of her by the pilgrims who came back from Antioch.”

The “lives” of the troubadours festooning the songbooks, which reached us, are not very reliable documents. The one of Jaufré Rudel even less than the others. We only know that, around the middle of XIIth century, a knight with this name—viscount and not prince—became a crusader and set sail for the Orient. We also know that the troubadour Marcabru dedicated a song to some of his fellows, “beginning courteously with Jaufré Rudel ultra mar”. But, if the man is practically unknown to us, six poems remain, where the narrator speaks of la terra lonhdana:

“Love of the distant land, / for you all my heart is doleful / and I can find no remedy...”

... and of l'amor de loing:

“Never will I rejoice of love / if I do not rejoice in this love from afar / because I know of no better nor more noble love / anywhere near nor far.”

Embroidering upon such lines of verses and on the little they knew of the viscount of Blaye, anthologists composed his vida : Jaufré Rudel, they say, set off to meet the countess of Tripoli, but sickness came as he crossed the sea; dying, he was carried to her, opened his eyes part way for an instant, saw her, thanked God for giving him this vision, then expired in her arms...

Pious invention of theirs, of course. I however believe they guessed right, not about the historical truth—of which they cared little—but about the poetic truth. The troubadours sang of an always-deferred “rejoicing”, precious because of that, and worthy to be sung. If ever one of them, by a special favour from on high, finally achieved it, it could only be upon the moment of his death—and beyond the sea.

I want to imagine Jaufré Rudel before the sea, his eyes turned towards the Orient. A lonely shore. The edge of sea. There is over there someone about whom one has said good things. He sings what he loves. He loves what he will not see.: “That no man marvel at me / if I love what I will never see / because in my heart I have no other love / except for that which never have I seen”. Did he actually set sail as his vida said and as Marcabru's song seems to testify? We cannot be certain. But if he really is the author of the songs circulating under his name, he knew that at the end of his travels was the end of his poem—and of his life. The “end” in both senses of the word: he poetried, he lived to this end. Like the hero in Chris Marker's movie, that which he never stopped maintaining in himself, the interior vision, was the instant of his own death. Beyond la jetée. Beyond the sea.

AU-DELÀ DE LA MER, LA FIN DU POÈME

Jaufres Rudels de Blaia si fo mout gentils hom, princes de Blaia. Et enamoret se de la comtesse de Tripoli, ses vezer, por lo ben qu'el n'auzi dire als pelerins que venguen d'Antiocha...

Ainsi commence la vida du troubadour Jaufré Rudel, « prince de Blaye, qui s'énamoura sans l'avoir vue de la comtesse de Tripoli, pour le bien qu'il en avait entendu dire par des pèlerins revenus d'Antioche ».

Les « vies » de troubadours dont s'ornent les chansonniers parvenus jusqu'à nous ne sont pas des documents très fiables. Celle de Jaufré Rudel encore moins que toute autre. Nous savons seulement que, vers le milieu du XIIe siècle, un chevalier portant ce nom – vicomte et non prince – se croisa et prit la mer en direction de l'Orient. Nous savons aussi que le troubadour Marcabru dédia une chanson à quelques-uns de ses confrères, « en commençant courtoisement par Jaufré Rudel ultra mar ». Mais si l'homme nous est à peu près inconnu, six poèmes nous restent, où le narrateur nous parle de la terra lonhdana :

« Amour de terre lointaine / par vous tout mon cœur est dolent / et je ne puis trouver remède... »

... et de l'amor de loing :

« Jamais d'amour je ne me réjouirai / si je ne me réjouis de cet amour de loin / car je n'en sais ni meilleur ni plus noble / en nulle part ni près ni loin. »

C'est en brochant sur de tels vers et sur le peu qu'ils savaient du vicomte de Blaye, que les anthologues ont composé sa vida : Jaufré Rudel, racontent-ils, s'embarqua pour rejoindre la comtesse de Tripoli, mais la maladie le prit tandis qu'il était en mer ; porté mourant auprès d'elle, il entrouvrit un instant les yeux, la vit, remercia Dieu de lui avoir permis cette vision, et expira dans ses bras...

Pieuse invention de leur part, bien sûr. Je crois pourtant qu'ils ont vu juste, non pas quant à la vérité historique – ils n'en avaient cure – mais quant à la vérité poétique. Les troubadours chantaient une « réjouissance » toujours différée, précieuse à cause de cela et digne d'être chantée. S'il s'avérait que l'un d'entre eux, par une faveur spéciale venue d'en-haut, l'avait atteinte tout de même, ce ne pouvait avoir été qu'au moment de sa mort – et au-delà de la mer.

Je veux imaginer Jaufré Rudel face à la mer, les yeux tournés vers l'Orient. A lonely shore. The edge of sea. Il y a là-bas quelqu'un dont on lui a dit grand bien. Il chante ce qu'il aime. Il aime ce qu'il ne verra pas : « Que nul homme ne s'émerveille de moi / si j'aime ce que jamais je ne verrai / car dans le cœur je n'ai pas d'autre amour / sinon de cela que jamais je ne vis... » A-t-il réellement pris la mer comme le dit sa vida et comme semble l'attester la chanson de Marcabru ? Nous n'avons pas de certitude. Mais s'il est bien l'auteur des chants qui circulent sous son nom, il savait qu'au bout du voyage, il y avait la fin de son poème – et la fin de sa vie. La « fin » aux deux sens du mot : il poétisait, il vivait, à cette fin. Comme le héros du film de Chris Marker, ce dont il n'avait cessé d'entretenir en lui la vision intérieure était l'instant de sa propre mort. Au-delà de la jetée. Au delà de la mer.

